

René Descartes comme précurseur de la philosophie des Lumières

Dimitri OVENANGA-KOUMOU
Université Marien Ngouabi (République du Congo)
dimitriovenanga@gmail.com

RASS. Pensées Genre. Penser Autrement. VOL 4, No 6 (Novembre 2024)

Résumé

Cette recherche est fondée en raison par la volonté de trouver le vrai point de départ de la philosophie des Lumières. Il est question pour nous de dire qu'avec elle, l'esprit se départit de sa faillibilité et s'engage seul, sur le plan de la connaissance. La méthode comparative a été mise en œuvre et a permis d'atteindre le résultat suivant lequel, la raison que célèbre Descartes fait de lui le premier promoteur des Lumières. Celles-ci l'illuminent tellement qu'il insista à publier, en dépit des menaces qui pesaient sur lui, un texte qui peut fâcher : *Le Discours de la méthode*.

Mots-clés : Doute, Engagement, Évidence, Philosophie des Lumières, Raison

René Descartes as a precursor of Enlightenment philosophy

Abstract

This research is based on the desire to find the true starting point of the philosophy of the Enlightenment. It is a question for us to say that with it, the mind sheds its fallibility and engages alone, on the level of knowledge. The comparative method was implemented and made it possible to achieve the result that the reason that Descartes famous made him the first promoter of the Enlightenment. These enlightened him so much that he insisted on publishing, despite the threats weighing on him, a text which could be upsetting: *The Discourse on Method*.

Keywords: Doubt, Commitment, Evidence, Philosophy of Enlightenment, Reason

Introduction

La philosophie des Lumières se caractérise, d'après son esprit d'ensemble, par le grand élan vers le travail, travail qui ne doit prendre source qu'en nous-mêmes. Ici, tout devrait venir de notre passion à se détacher des causes extérieures et de notre force à nous élever, ou à nous relever, par notre propre mouvement. C'est une façon de voir le monde autrement. À ce moment-là, l'esprit ne peut que s'armer de force, puisqu'il s'agit d'un engagement, pour rayonner au-delà de lui-même. La lumière, comme le nom l'indique, nous permet d'avancer et de progresser. Elle sonne la cloche de l'inaction et de l'inertie.

Lorsqu'on en parle, l'histoire n'a généralement retenu que le dix-huitième siècle, comme époque de son expression. Mais, à bien voir les choses, ne semble-t-elle pas commencer bien avant, au dix-septième siècle où un certain éveil était déjà perceptible ? C'est la raison pour laquelle, elle est plutôt prise pour un mouvement ayant fait ses premiers pas aux Temps Modernes, vers la fin du dix-septième siècle. Pour cette raison, l'origine ou le point de départ de cette philosophie n'est-elle pas proprement antérieure à elle ? Ne doit-on pas prendre la philosophie des Lumières, en tant qu'elle naît officiellement au dix-huitième siècle, pour le simple âge avancé d'un spectre qui date d'un siècle, et peut-être même de trois siècles en arrière ?

Le choix de cet article se fonde chez nous, dans la volonté de résoudre l'embarras dans lequel nous nous trouvons, quant à spécifier la raison que la philosophie des Lumières élève de celle que lègue le philosophe René Descartes à tous. Les armes intellectuelles que donne la raison aux philosophes des Lumières ne sont-elles pas les mêmes que celles que la même raison livre à Descartes ?

La méthode comparative nous aidera à voir si le degré d'engagement que porte la philosophie des Lumières en tant que telle, n'est pas le même que celui que tente de montrer la philosophie cartésienne. Descartes n'aide-t-il pas, comme la philosophie des Lumières, l'homme à se détourner de toutes les évidences, parfois apparentes, établies de toute éternité ? Comparons le combat commun mené par les deux philosophies, celle de Descartes et celle des Lumières, et disons si ce philosophe ne les précède pas.

1- Philosophie de la philosophie des Lumières

Le courant dit philosophie des Lumières naît historiquement à la fin du dix-septième siècle et dans la première moitié du dix-huitième siècle. Son émergence dite idéale ou

spirituelle, a lieu dès le moment où l'homme prend conscience de ses pouvoirs de pensée propres, comme pour dire que je suis des Lumières ou encore dans la lumière, quand je commence à penser à partir de moi-même. Et, partir de soi, n'est ni plus ni moins, qu'engager une lutte contre la tradition, contre toutes les autorités antérieures établies ou peut-être même, en démolir s'il le faut. C'est cela d'ailleurs qui fait que les Lumières soient clairement liées au monde qui prend des distances, face à la religion et à son esprit. Elles ont l'image du monde laïcisé et entièrement traversé par l'amour du progrès et de la perfectibilité. Ici en réalité, seul le savoir compte vraiment et fait avancer, sans accrocs, le monde. C'est à cause de cet esprit de rejet qui ne cesse de sommeiller en eux, que les philosophes des Lumières ne sont que de simples praticiens de la méthode de Descartes, dont la philosophie est une exaltation de la raison, et de vrais épigones de la philosophie critique en tant qu'elle s'origine principalement chez Kant. Cette philosophie ne fait rien d'autre que faire régner ce qui se nomme prise de distances, dans tous les domaines de la vie. Pour elle, rien ne va de soi à priori.

Cette philosophie est constituée par l'ensemble des philosophes qui manifestent la ferme volonté de mettre en avant, et la raison, et l'expérience pour faire face aux préjugés et aux superstitions dans le seul et unique but de les vaincre, c'est-à-dire d'en sortir. Les Lumières renvoient, comme le mot l'indique si bien, à un certain affranchissement de l'esprit de l'homme qui était en amont, sous les chaînes. D'après leur logique, délivrer véritablement l'homme n'est que le chantier que seule la connaissance bâtit.

En effet, ce mouvement est celui qui mène une forme de rébellion face, précisément, aux évidences établies depuis et acceptées. C'est la raison pour laquelle on dit de lui qu'il est la sortie de l'homme non pas seulement de l'esclavage, mais aussi de l'ignorance et de l'obscurantisme d'antan. J. Gaarder (1995, p. 332-333) écrit, parlant des philosophes de Lumières de la France au retour de l'Angleterre : « En rentrant chez eux, ils se rebellèrent à leur tour contre les anciennes autorités. Il était essentiel d'avoir une attitude critique vis-à-vis de la tradition philosophique. L'idée était que l'individu seul doit être à même de répondre aux questions qu'il pose ».

Disons que le mouvement des Lumières est l'ensemble des actes par lesquelles tout le monde, et dans tous les domaines fait comme s'il se réveillait d'un profond sommeil dans lequel, et la vue et l'ouïe étaient voilées. On se déchaîne contre toute forme d'autorité pour ériger l'univers de la liberté. A l'église, on essaie d'y mettre la réflexion et peut-être même, un peu d'esprit critique, tout en faisant croire que la croyance elle-même et la foi ne peuvent pas

tout quand même. Le pouvoir du roi ou de la noblesse se trouve lui-aussi, efficacement réduit. Pour quelles raisons par exemple, tous les pouvoirs devraient être concentrés dans les mains d'un seul qui s'appellent Roi ?

Au fond les Lumières dont on parle ici, ne sont apportées que par la raison qui en est une bien évidemment. La raison seule nous éclaire et nous conduit imperturbablement vers de meilleurs horizons du savoir. Sans elle, il n'est pas possible de voir et de percevoir ce qui pourrait se cacher sous les apparences. « Les philosophes du siècle des Lumières se situaient dans la tradition des humanistes antiques, tels Socrate et les Stoïciens, puisqu'ils avaient une foi inébranlable en la raison de l'homme. Aussi, certains se contentèrent d'appeler le siècle des Lumières le siècle du « rationalisme » » (J. Gaarder, 1995, p. 133).

Il s'agit, à travers ce mouvement, d'une véritable révolution des choses sur plusieurs plans. Il tire son nom de la seule volonté des philosophes à lutter contre les ténèbres de l'ignorance, en vue de les battre par la diffusion du savoir. Cette philosophie réclame, non seulement la liberté individuelle et l'égalité des droits, mais aussi la liberté de pensée et de croyance. Signalons que, c'est à Montesquieu qu'appartient le plus grand mérite de réclamer plus de liberté pendant cette période des Lumières. En effet, ayant un idéal pratique fort net, ce philosophe pense que pour ouvrir la route de la véritable liberté, il faudrait procéder à la détermination du système des lois. Il n'y a que les lois qui soient à mesure de produire le maximum de liberté. Pour une raison toute simple. C'est que la liberté réelle n'est que l'effet de la loi digne de ce nom. Celle-ci limite en quelque sorte chacun de nos pouvoirs, et partant rend pratique la liberté de tous. « La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent : et, si un citoyen pouvait faire ce qu'elles défendent, il n'aurait plus de liberté, parce que les autres auraient tout de même ce pouvoir » (C. Montesquieu, 1979, p. 292). Aucun citoyen, Roi fut-il, n'est au-dessus de la loi. Ce n'est qu'ainsi que la liberté individuelle est possible.

Au fait, l'ambition de Montesquieu est hautement révolutionnaire et c'est en cela qu'il est philosophe des Lumières pourrait-on dire, de première ligne. Précisément, il vise à reconstruire les régimes politiques en ne se fondant que sur les forces qui les constituent. Selon lui, il y a minimum de liberté lorsque les pouvoirs publics agissent d'une manière arbitraire. Tel est le cas dans les régimes où, tous les pouvoirs se trouvent concentrés dans les mains d'un seul. La liberté véritable n'est possible que dans le seul cas où, toute force particulière est limitée et contrainte par une force opposée. À ce moment-là, chacun des pouvoirs est limité et contrôlé par une force qui fait équilibre. La lumière est fortement rétablie lorsque celui qui

détient tous les pouvoirs comprend qu'il doit en céder une partie. Ce n'est qu'avec les pouvoirs complètement indépendants, les uns des autres, et qui s'empêchent mutuellement que la liberté réelle peut être de mise. Si les pouvoirs dépendent uniquement d'une seule volonté, que cette volonté soit celle d'un seul, ou bien d'un corps de nobles, ou bien encore du peuple, toute liberté disparaît.

La célèbre doctrine de la « division des pouvoirs » n'est rien d'autre que le développement conséquent et l'application concrète de cette pensée fondamentale...Montesquieu veut changer l'équilibre instable qui régit et caractérise les formes d'Etat imparfaites en un équilibre statique (E. Cassirer, 1970 p. 54).

C'est une lutte, c'est un combat que d'arracher une partie du pouvoir à celui qui en détenait tyranniquement. Il faut être proprement engagé pour avoir ce courage, une œuvre de raison et de lumière. De gré ou de force, dit Montesquieu, il faudrait séparer les pouvoirs en exécutif, législatif et judiciaire, afin d'assurer leur indépendance et rétablir leur équilibre, car il n'y a que le concours de causes indépendantes qui est en politique la condition essentielle de la liberté véritable. C'est pour autant dire que, l'idéal dessiné par la doctrine des lumières, est celui d'un gouvernement mixte qui offre une garantie contre le risque d'une rechute dans le despotisme. La philosophie des Lumières ne peut pas croire, tout le monde étant efficacement doté d'un pouvoir naturel, qu'un seul esprit soit en mesure de tout faire et de tout assumer. « Pour qu'on ne puisse abuser du pouvoir, il faut que, par la disposition des choses, le pouvoir arrête le pouvoir » (C. Montesquieu, 1979, p. 293). L'esprit des Lumières se manifeste de la manière la plus claire qui soit, dans ce libéralisme. Chacun peut tout, un seul n'en peut pas, étant donné que tout le monde a des ressources pour sortir de sa minorité.

2-La raison chez René Descartes : une lumière

L'histoire de la philosophie retient, parmi tant d'autres, le philosophe René Descartes comme un rationaliste de renom. Son rationalisme est somme toute, un innéisme dans lequel il est affirmé la distribution équitable de la raison qui, elle, se rapporte à la faculté qui permet à l'homme, non pas seulement de penser, de réfléchir, de juger, mais surtout de bien penser, de bien réfléchir et de bien juger. Par elle, le sujet discerne le bien et le mal, sépare le carré du vrai et celui du faux, parfois même, aide l'homme à jauger du beau et du laid.

En effet, il y a de bonnes raisons à prendre Descartes pour le précurseur de la philosophie des Lumières, car à la différence de la philosophie de l'époque scolastique, où la raison était perçue comme la propriété exclusive de certains privilégiés uniquement, la classe la plus restreinte d'ailleurs, celle de Descartes s'est avérée plus que révolutionnaire, ainsi que l'a été

sous un autre angle, la période des Lumières. Ce qui s'appelle pensée moderne, pensée qui émerge précisément dès le moment où l'homme prend sans intermédiaire conscience de ses pouvoirs propres, n'est rien d'autre qu'une forme déguisée de ce que porte sur elle la philosophie des Lumières. À l'époque moderne comme à la période des Lumières, l'homme devient plutôt mature, et procède à une critique libre de ce qu'il a reçu comme savoirs. C'est avec Descartes que cet éveil va s'exprimer pour la première fois de manière ostensible et pérenne. Il occupe, pour la philosophie moderne et finalement pour son corollaire, la philosophie des Lumières, une place immense. L'esprit moderne, avec lui, est au fond une sortie et une lutte farouche contre tout ce qui représentait l'abus scolastique de l'argument d'autorité. Avec ce rationalisme, il est, non seulement reconnu que la raison est équitablement répartie en chacun de nous, mais aussi admis sans doute qu'elle comporte une lumière naturelle qui nous rend capable de voir par nous-mêmes.

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose, n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent ; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger, et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes ; et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses (R. Descartes, 2010, p. 568).

Descartes n'est-il pas à ce moment-là le précurseur de la philosophie des Lumières ? Assurément, oui. Doté de raison, l'homme qui existe en soi, comme les choses, et pour soi, c'est-à-dire intérieurement, est un grand exégète du monde extérieur et de lui-même. C'est grâce aux différentes vertus de cet instrument qu'il prend son envol sur lui-même. Si l'on entend par lumière ce qui éclaire et qui rend les objets visibles, la raison, telle qu'en parle ce philosophe, en est une, et peut-être même, la plus éclatante, car c'est elle qui, par les fondements du discernement qu'elle est en mesure de mettre en place, nous rend aptes à revenir sur nos propres ressources qui ne sont pas corrompues et à ne prendre pour vrai que ce dont nous avons le ferme contentement intérieur. Cette lumière produite par la raison s'appelle, sous le moindre mot, *l'évidence*, l'objet du premier des quatre préceptes de la raison cartésienne qui exige

de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, que je ne la connusse évidemment être telle : c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention ; et de ne comprendre rien de plus en mes jugements, que ce qui se présenterait si clairement et

si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute (R. Descartes, 2010, p. 586).

Est évident chez lui ce qui n'est sujet à aucun doute. Si la raison est, comme le dit ce philosophe, le chemin idéal vers l'évidence et si l'évidence est la plus grande lumière qui existe sur le plan de la connaissance en tant que telle, il faudrait conclure que la raison qu'il promeut avec force, est l'une des lumières les plus éclatantes.

En effet, le chercheur ne se trouve dans l'obscurité que s'il vogue dans l'océan des erreurs multiformes et diversifiées. Mais, par la raison, en tant qu'elle nous sécurise contre le faux par l'entremise de ses différentes règles et met des garde-fous dont le but est de faire que nous ne puissions, en aucune manière, perdre la voie choisie, est véritablement source de lumière. Si la science n'évolue que par erreur corrigée, il faudrait avouer qu'il n'y a que la raison qui nous aide le plus souvent à repérer le lieu de l'erreur et à la décaper. L'erreur est un acte de l'esprit qui consiste à prendre pour vrai, ce qui est faux et vice versa. Disons qu'il s'agit d'une pensée qui n'est pas en accord avec son objet. Pour qu'elle soit en accord effectif avec lui, il faut l'ingéniosité de la faculté de distinguer. Cette lumière, la raison ne cesse de la produire sur la vérité que nous voulons, et que se représentent toutes nos recherches cognitives. Ce n'est pas pour rien qu'il est fait, dans la philosophie de Descartes en général, de l'évidence, produit de la raison, le principal critère de la vérité. Il est clair que le jugement vrai est celui qui se reconnaît à ses caractères intrinsèques. Il se révèle vrai par lui-même. N'est-ce pas celle-là la philosophie des Lumières, si tant est qu'elle nous engage à sortir de nous-mêmes, en ne considérant que ce que nous-mêmes jugeons être tel ? Pour s'en rendre effectivement compte, ne suffit-il pas de se référer aux prescriptions de certains impératifs qu'a élaborés Kant ? De la même manière que la raison est créateur de doute réel, l'entendement que ce philosophe élève, aide notre esprit à prendre une décision et à fournir un effort constant qui nous permette de faire totalement confiance à l'entendement, pour engager un combat titanesque contre les préjugés des autres. Et cet entendement, et le doute, accomplissent nettement le même office. Si par le doute, on prend des distances à l'égard de la pensée des autres et on cesse d'être influencé frontalement par elle, par les lumières, il n'est rien requis d'autre que la liberté dans l'esprit, ce qui est la même chose.

Qu'est-ce les Lumières ? – *La sortie de l'homme de sa minorité, dont il porte lui-même la responsabilité.* La minorité est l'incapacité de se servir de son entendement sans la direction d'autrui, minorité dont il est lui-même responsable s'il est vrai que la cause en réside non dans une insuffisance de l'entendement mais dans un manque de courage et de résolution pour en user sans la direction d'autrui. *Sapere aude*, « Aie le courage de

te servir de ton propre entendement », telle est la devise des Lumières (E. Kant, 1981, p. 90).

Kant, père des Lumières philosophiques, n'est-il pas, à voir ces différentes similitudes et ressemblances, celui qui reconduit, mutatis mutandis, Descartes ? Nous pouvons le dire, sans vraiment craindre de se tromper sur toute la ligne en effet.

Par ailleurs, lorsque Descartes expose que toutes les façons de penser peuvent être rapportées à deux : apercevoir par l'entendement et se déterminer par la volonté, il voudrait nous faire comprendre que l'entendement comme pouvoir de connaître semble se limiter aux choses que je peux connaître distinctement. Voilà pourquoi Descartes (2010, p. 112) écrit que « tout entendement créé est fini, et qu'il est de la nature de l'entendement fini de n'être pas tout-connaissant ». L'erreur, synonyme de l'obscurité et contraire de la lumière, provient de ce que nous jugeons souvent sans avoir une connaissance exacte de ce dont nous jugeons. Or, la connaissance exacte qui y donne accès, demeure l'œuvre presque exclusive de la raison en tant qu'elle est la productrice essentielle de l'évidence et donc de la lumière.

Le caractère lumineux de la raison se fait encore voir par l'esprit critique, c'est-à-dire le doute, qu'elle éveille avec rigueur, doute qui est le tremplin fondamental à la pensée et à la vérité. Ce choix s'explique non seulement par le fait que la vérité fuit, mais aussi par le caractère étendu de la pensée, ce grand univers. Faut-il continuer la recherche où les autres ont échoué ? Descartes (2010, p. 576) exprime cette inquiétude en ces termes :

Je ne dirais rien de la philosophie, sinon que, voyant qu'elle a été cultivée par les plus excellents esprits qui aient vécu depuis plusieurs siècles, et que néanmoins il ne s'y trouve encore aucune chose dont on ne dispute, et par conséquent qui ne soit douteuse, je n'avais point assez de présomption pour espérer d'y rencontrer mieux que les autres.

C'est pour autant dire qu'il faut douter afin d'obtenir certitude, s'inscrire dans la lumière et fuir l'obscurité. Cela n'est que l'œuvre d'une seule faculté : la raison. Quand nous arrivons à remettre en cause de manière permanente, nous partons rien que de nous-mêmes pour penser : ce qui est la philosophie de la philosophie des Lumières. Sans le doute, œuvre de la raison, l'homme ne peut parvenir à aucune lumière. De là naît l'originalité qui tire son fond de notre propre intérieur. Aussi, la méthode est nécessaire pour la recherche de la vérité. Or la méthode n'est possible que pour un être de raison car celle qui est mal pensée et mal conduite mène, de manière imperturbable, non à la vérité qui est lumière, mais plutôt à l'erreur qui est obscurité, c'est-à-dire contraire de la vérité.

La raison éveille encore l'esprit critique, par sa capacité d'aider l'homme de bien poser les questions, véritables bases de la recherche en général. Si savoir poser la question est la chose la plus difficile qui soit, y répondre demeure assez facile pour l'esprit, parce qu'il suffit d'en donner une.

3- Le Discours de la méthode : une préface engagée

Le *Discours de la méthode* de Descartes n'est pas à proprement parler un ouvrage à part entière de philosophie, mais plutôt une simple préface à trois essais : *La Dioptrique*, *Les Météores* et *La Géométrie*. Il a été considéré ainsi à cause de sa force en général et de la force de la méthode qu'il promeut, une méthode qui aide puissamment l'esprit humain à bien se conduire sur le chemin qui mène à la vérité. Elle conseille en outre de conduire de manière progressive les pensées en commençant par les choses les plus aisées et les plus simples à connaître, afin d'évoluer comme par de petits pas, vers celles qui sont plus complexes et d'accès difficile. L'importance de la méthode se révèle dans le fait que, ce n'est pas parce que nous sommes tous dotés de raison, que tous l'emploient effectivement bien. Elle demeure, à ce moment –là, le canal par lequel notre raison ne nous désoriente pas et ne va, en aucune façon, nous égarer dans des conceptions fausses et illusives. L'intelligence a des règles et la réflexion doit être cadrée.

Ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes âmes sont capables des plus grands vices, aussi bien que des plus grandes vertus ; et ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage, s'ils suivent toujours le droit chemin, que ne font ceux qui courent, et qui s'en éloignent (R. Descartes, 2010, p. 568).

La révolution qu'opère ce Discours commence par là : il ne suffit pas d'avoir un bon esprit et de vouloir le remplir, mais plutôt de le former, afin qu'il marque ses pas lui-même. En effet, son caractère engagé vient de la critique de cette méthode scolastique, celle des Pères d'églises, qui ne consistait qu'à donner des connaissances à un esprit qui ferait comme s'il les emmagasinait simplement, sans moindre esprit critique. Ce qui revient à dire que Descartes avait choisi de combattre toute la confiance que l'on pourrait accorder aux diverses activités de la mémoire. Autant la philosophie des Lumières est engagée par le retour à soi-même qu'elle ne cesse de mettre en avant, autant la philosophie cartésienne l'est, peut-être même davantage, non seulement par la raison qu'elle distribue équitablement, mais aussi, entre autres, par les différentes diatribes qu'elle adresse, sans peur, à la philosophie de type scolastique qui ne place

pas l'apprenant au centre, en faisant comme une hagiographie de la connaissance du maître à penser.

Il est encore une œuvre réellement engagée puisqu'il a fait face, ne serait-ce que secrètement, à ce qui s'appelait à cette époque, le Tribunal de l'inquisition. Le *Discours de la méthode*, sous sa forme actuelle, est un nouveau titre, ceci pour toutes les péripéties que ce livre a connu avant sa parution. Au départ, il comportait tous les principes de la physique de Descartes, constituée essentiellement du mouvement de la Terre. Or, pour avoir exposé ce mouvement, Galilée avait été condamné par le Saint-Office. Cela a produit une grande inquiétude dans son esprit, quand il compare son système d'avec celui condamné de Galilée. Voilà pourquoi il s'explique dans une des lettres à Mersenne :

Et je confesse que, s'il est faux, tous les fondements de ma Philosophie le sont aussi, car il se démontre par eux évidemment. Et il est tellement lié à toutes les parties de mon Traité, que je ne l'en saurais détacher, sans rendre le reste tout défectueux. Mais comme je ne voudrais pour rien du monde qu'il sortît de moi un discours, où il se trouvât le moindre mot qui fût désapprouvé de l'Eglise, aussi aimé-je mieux le supprimer, que de le faire paraître estropié (R. Descartes, 2010, p. 487-488).

Malgré cette mort possible qui le guette, Descartes décide de changer plutôt de nom et le publier dans l'anonymat que de renoncer à publier son système : c'est grâce à la lumière plus que rayonnante de son esprit qu'il s'arme de ce courage. Telle fut sa bravoure, tel fut son engagement. « C'est cet ouvrage qui paraîtra à Leyde, le 8 Juin 1637, sans nom d'auteur, avec un nouveau titre : *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison, et chercher la vérité dans les sciences. Plus la Dioptrique, les Météores et la Géométrie qui sont les essais de cette méthode* » (G. Pascal, 1986, p. 12). La mort de ceux qui ont été exécutés pour les mêmes thèses n'a presque en rien, fait taire Descartes. Il est contre l'appriivoisement de la raison par les Pères d'église et l'exprime ostensiblement. La raison est une lumière qui éclaire tout esprit, quel qu'il soit.

Si la philosophie des Lumières refuse de partir des bases extérieures pour penser, en prônant la sortie de l'homme de sa propre minorité, celle de Descartes est catégorique dans le refus de la philosophie des écoles qui, d'après lui, ne forme pas vraiment l'esprit en quête de véritables savoirs. Cette philosophie laissait très peu de temps à la réflexion personnelle. Ce n'est que dans le *Discours de la méthode* qu'il juge, avec une sévérité inouïe, les différentes disciplines pratiquées par lui. Surtout qu'on ne peut pas parvenir à aiguïser réellement notre propre esprit critique, rien qu'avec les leçons, dites leçons des maîtres. Ce que ce philosophe

attendait de l'école était d'apprendre ce qui serait proprement utile à la vie, non de pures spéculations et de simples remplissages de la mémoire. C'est la raison pour laquelle il dit que toute vraie philosophie commence par le simple rejet de la philosophie des écoles et il n'y a rien de plus proche de la philosophie des Lumières que cela :

Sitôt que j'ai eu acquis quelques notions générales touchant la physique, et que, commençant à les éprouver en diverses différences particulières, j'ai remarqué jusques où elles peuvent conduire, et combien elles diffèrent des principes dont on s'est servi jusques à présent, j'ai cru que je ne pouvais les tenir cachées, sans pécher grandement contre la loi qui nous oblige à procurer, autant qu'il est en nous, le bien général de tous les hommes. Car elles m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie, et qu'au lieu de cette philosophie spéculative, qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature (R. Descartes, 2010, p. 634).

On sent en ce philosophe un esprit de révolte intérieure qui ne peut que conduire au rejet des évidences préétablies. Un esprit critique est le plus souvent insatisfait de ce qu'il reçoit de l'extérieur de lui-même. Il reste indéfiniment dans la soif et n'est convaincu que de ce que lui-même conçoit et pense. C'est ce qui définit de la façon la plus nette l'esprit moderne et celui des Lumières.

La raison est selon lui, une lumière naturelle qui a la compétence de rendre chacun capable de voir, même dans la pire des obscurités. Avec ce point de départ important, l'homme est prêt de s'envoler de ses propres ailes, envol qui n'est ni plus ni moins que la sortie de l'homme de sa minorité, sortie à son tour exalté par la philosophie des Lumières. Celle-ci croise, avec bonheur, celle-là. Il n'y a aucune inquiétude à dire que Descartes est un des philosophes des Lumières même si celles-ci sont plus représentées par le dix-huitième siècle. Légant la raison, une lumière, à tous, il est sans doute le père du modernisme et des Lumières. « Par sa subordination de toute connaissance de l'être au primat du sujet pensant, Descartes est souvent considéré comme le père de la philosophie moderne. Dans cette direction, sa postérité est aussi vaste que variée, du criticisme kantien aux Méditations cartésiennes de Husserl » (G. Rodis-Lewis, 1967, p. 6). On sait que représente la philosophie des lumières chez Kant et à quoi renvoie l' « époque » chez Husserl. C'est une manière de dire que l'esprit ne sort véritablement de sa minorité et ne procède au renversement des connaissances acquises

précédemment, que lorsqu'il s'appuie efficacement sur cet instrument précieux. Et le siècle des Lumières, et les Temps Modernes partent tous les deux de Descartes.

Conclusion

Nous venons de comprendre, à travers la position de cet article, qu'il y a, entre la philosophie des Lumières et celle de René Descartes, non seulement une certaine analogie, mais aussi et surtout une précédence de la première par la seconde. Elle la précède dans la mesure où, et pour autant qu'elle apporte, sans moindre doute, un bouleversement radical de l'image du monde. La raison qu'elle ne cesse d'élever, est le stimulus de l'éveil ou plutôt, du réveil et son exposition, plus qu'un engagement, c'est-à-dire un acte de courage extrême, face à ce qui était établi et accepté avant. La commune présence que l'on a pu trouver entre les deux philosophies, est liée au fait qu'elles sont toutes traversées par l'idée unique de faire la promotion de la connaissance, promotion qui permet à la société de tirer vers elle tous les avantages de la lumière.

Si la philosophie des Lumières commande à l'esprit humain, de réaliser une certaine introspection lui permettant de partir de soi-même pour penser, le modernisme de Descartes est sa racine ontologique, parce qu'elle ne procure pas seulement un simple corps de connaissances, mais elle aide à la métamorphose de la manière de penser. La raison, c'est elle qui donne les véritables fondements sur lesquels l'esprit décolle réellement. Vu le fait que Descartes s'est engagé, à faire un affront véritable, avec le pouvoir de l'église, en partageant la raison et en propageant dans une forme déguisée, le mouvement de la terre, il est celui qui éveille vraiment. Par conséquent, on ne peut pas croire qu'il ne soit le précurseur, digne de ce nom, de la philosophie des Lumières.

Références bibliographiques

- CASSIRER Ernst, 1970, *La philosophie des lumières*, tr. f. Pierre Quillet, coll. L'histoire sans frontières, Paris, Fayard
- DESCARTES René, 2010, *Discours de la méthode*, in *Œuvres philosophiques*, Textes établis, présentés et annotés par Ferdinand Alquié, tome I, Paris, Garnier.
- DESCARTES René, 2010, *Lettre au Père Mersenne, fin novembre 1633*, in *Œuvres philosophiques*, Textes établis, présentés et annotés par Ferdinand Alquié, tome I, Paris, Garnier.
- DESCARTES René, 2010, *Les principes de la philosophie*, in *Œuvres philosophiques*, Textes établis, présentés et annotés par Ferdinand Alquié, tome III, Paris, Garnier.
- GAARDER Jostein, 1995, *Le monde de Sophie*, tr. f. Helène Hervieux et Martine Laffont, Paris, Seuil.
- KANT Emmanuel, 1981, *Idee histoire universelle. Qu'est-ce que les Lumières ?*, tr. f. Jacqueline Laffitte, coll. Les Intégrales de Philo, Paris, Nathan
- MONTESQUIEU Charles, 1979, *De l'esprit des lois*, t1, Paris, Garnier Flammarion
- PASCAL Georges, 1986, *Pour connaître Descartes*, Paris, Bordas
- RODIS-LEWIS Géneviève, 1967, *Descartes et le rationalisme*, coll. Q.S.J. ?, Paris, PUF

Dimitri OVENANGA-KOUMOU est Maître Assistant de Philosophie à l'Université Marien Ngouabi. Il est membre du Laboratoire d'Etude et de Recherche Pluridisciplinaire en Sciences Humaines et en Environnement (LERPSHE) de l'Ecole Normale Supérieure de ladite université. Il est aussi Responsable de l'animation CAFE PHILO à l'Institut Français du Congo (IFC). Il concentre ses recherches et publications sur des questions de Métaphysique et d'Histoire de la Philosophie, particulièrement sur les thématiques existentielles comme la mort, le corps dans son rapport avec l'âme ainsi que celui de l'homme avec le monde.

Dimitri OVENANGA-KOUMOU
Ecole Normale Supérieure
Université Marien Ngouabi (UMNG)
B.P : 237, BRAZZAVILLE-CONGO
dimitriovenanga@gmail.com